

NOTE  
A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA REPUBLIQUE  
----  
S/C DE MONSIEUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

**OBJET : Trump peut-il gagner ?**

Slate (US) a publié des extraits de groupes qualitatifs menés auprès d'électeurs indécis. Les paroles de ces Américains éclairent les hésitations des électeurs, plus profondes que le récit des péripéties de la campagne - l'affaire des emails n'est sans doute pour pas grand-chose dans la remontée de Trump ; et laissent augurer, quel que soit le résultat, d'une gouvernance extrêmement difficile.

1. Ces électeurs, enregistrés comme indécis dans la typologie américaine, sont peu ou mal comptabilisés dans les projections de vote. Pourtant ils se disent tous certains de voter le 8 novembre – beaucoup « *par devoir* ». Lorsqu'à la fin des groupes il leur est demandé de se prononcer malgré tout comme s'ils étaient le jour du vote, 30% choisissent Clinton avec beaucoup de réticences et d'hésitations, 40% Trump avec plus encore de réserve et de malaise, et 30% se perdent dans les dilemmes et ne parviennent simplement pas à choisir.

Dans une élection américaine normale ces indécis sont essentiellement des modérés assez peu politisés, pesant le pour et le contre de chaque programme et candidat jusqu'à la dernière minute. Un groupe de ce type après 2 mandats démocrates aurait dû pencher très largement vers un candidat Républicain. Mais la dynamique est cette fois-ci très différente : les calculs sont pour eux terminés depuis longtemps, ils restent indécis par rejet viscéral des deux...

2. Le refus de Trump est-il pour autant plus fort que celui de Clinton ? Ce n'est pas évident.

Ces électeurs ont d'abord en commun de ne plus supporter les disputes et attaques personnelles dont la campagne a été remplie. « *C'est très gênant quand on pense au pays* ». « *C'est difficile d'expliquer pourquoi des adultes agissent de cette façon* ». D'un côté comme de l'autre, les enjeux de fond semblent avoir été oubliés ; le seul message que ces électeurs ont retenu de cette campagne est : « *Votez pour moi car je suis moins une ordure que l'autre* ».

Ce ne sont sans doute pas les emails qui les font bouger. Tous relient en revanche l'absurdité de cette campagne à la crise d'un système désormais « *cassé* » : cette idée est l'acteur réel majeur de l'élection, détermine au final les comportements de vote. Beaucoup en font remonter les causes à 2001, comme si la première attaque sur le sol américain avait fait vaciller l'imaginaire du pays : « *nous ne nous en sommes jamais vraiment remis* ». « *Oussama a finalement réussi ce qu'il cherchait* ». Les réseaux sociaux et la manière dont les médias fonctionnent sont également mis en accusation – y compris par les plus jeunes – comme déchirant, rendant impossible la fabrique sociale et politique de la Nation américaine.

On retrouve des attentes finalement proches des nôtres : la *republic* redevient un sujet de préoccupation ; le fait que la prochaine génération risque pour la première fois de vivre moins bien que la précédente s'érige en trouble majeur. Et, plus encore que cette pente, visible déjà depuis quelques années, le doute qui émerge désormais sur le fait que cela soit réparable.

C'est un vrai doute : il reste un croyance, plus spontanée qu'ici, que tout n'est pas encore tout à fait irréversible, mais qu'il faudra combattre pied-à-pied, être déterminés, ingénieux, durs à l'effort, et se tenir solidement ensemble pour que l'*American Dream* puisse se poursuivre dans ce cycle nouveau. Pour ces électeurs-là, moins rageux que les certains de voter Trump, l'avenir leur paraît moins fermé qu'incertain.

Ils sont néanmoins sûrs qu'il sera destructeur si nous ne faisons rien.

3. Or la classe politique ne voit rien, ne fait rien : au lieu de se battre pour définir cet avenir et se saisir à bras-le-corps de ces enjeux, ils se battent entre eux.

A ce jeu Clinton est celle qui paie le plus, non parce qu'elle se complairait davantage dans ces attaques mais car elle est la plus assimilée à la politique passée. L'image de Trump est certes effroyable : ces Américains en parlent comme d'un « *gamin colérique* », « *enfant gâté* » incontrôlable. Mais celle de Clinton est toute entière attachée au système, une « *machine* » au service de celui-ci : elle est vue comme « *robotique* », « *trop lisse, policée* », « *menteuse* », « *maléfique* » car motivée seulement par « *le pouvoir* » et « *l'ambition* ». Son seul atout reconnu est « *la compétence* », mais au service de quoi ; s'assurer que rien ne bouge et que les intérêts de Washington ne soient pas déstabilisés, endormir les volontés de changement alors que la survie de la Nation est en jeu ?

Certains cherchent ainsi des excuses pour voter Trump, se raccrochant au début de sa campagne : « *Je voulais tellement de quelqu'un qui n'appartienne pas à cette classe politique. Mais il n'a pas su se taire quand il le fallait, et maintenant je ne lui fait plus confiance. Il commence à me faire peur. S'il avait dit "je suis un businessman, pas un politicien, et je vais rendre l'Amérique grande à nouveau", s'il s'était arrêté là c'est certain que j'aurais voté pour lui* ».

4. Il est impossible de savoir, parce qu'aucun sondage ne permet de le mesurer, ce qui prévaudra entre la volonté de passer à autre chose, forcer à ouvrir un nouveau cycle même avec le pire vecteur pour cela ; ou la résignation à redonner 4 ans la main à l'incarnation d'un monde passé au moment où il faudrait changer rapidement pour espérer survivre. Mais c'est bien cette question que les électeurs indécis trancheront dans leur for intérieur, et qui fera donc l'élection.

Ce que l'on peut en revanche supposer, outre un score certainement plus serré que ce que les intentions de vote prédisent aujourd'hui, est une crise politique majeure qui ne disparaîtra pas avec l'élection de Clinton. Trump n'est pas l'auteur de sa destinée : il est le produit d'une vague qui avait déjà créé le Tea Party et produira autre chose si l'objet Trump devient inutilisable. Cette vague est sans cesse relancée par les désajustements entre les mondes politiques et ce que vivent les sociétés : là est la source à tarir ; c'est la même que nous connaissons en Europe, à bien des égards modèle réduit des secousses qui affectent la mondialisation et se propagent progressivement dans la plupart des sociétés.